
Chapitre 2

Arnwald

« Il faut, pour bien faire, obéir et vous taire ».

Térence, L'héautontimorouménos



Mon père me dévisagea lorsque j'entrai dans la salle où nous prenions nos repas. Je pensais le trouver courroucé, après le vif échange que nous avions eu au sujet de la tombe d'Eutychus. Pourtant je ne décelai aucune trace de colère dans son regard, mais quelque chose d'indéfinissable qui me fit redouter le pire. J'avais l'impression qu'il me voyait pour la première fois. Son regard sombre me scrutait de par-dessous ses épais sourcils noirs. A la lueur des lampes à huile, son visage mat prenait d'ordinaire une belle teinte cuivrée. Je le trouvai gris, ce soir-là, et remarquai que ses cheveux et sa barbe avaient également grisonné en quelques mois. Je n'aurais su dire si son visage exprimait de l'appréhension, de l'orgueil ou de la résignation. C'était probablement un curieux mélange de ces émotions contradictoires qui se livraient bataille.

Mon frère observait mon père et me lançait, de temps en temps, un coup d'œil amusé, quoique légèrement compatissant.

Je sentais qu'il se tramait quelque chose que l'on redoutait de me dire.

– Assieds-toi, ma fille. Tu vois, ton cousin est avec nous ce soir.

– Ce qui me fait grand plaisir, dis-je consciente que ce préambule était destiné à adoucir mon humeur.

– Nous avons reçu une visite d'importance aujourd'hui. Je gardai le silence, ce qui surprit mon père. Il poursuivit.

– Il s'agissait d'un officier de haut rang, un Burgonde, et de son fils. Tu as dû les apercevoir.

– Oui, un vieillard estropié, à l'allure digne, et un jeune homme.

– Son fils. De belle prestance, lui aussi. Ce que les autres s'empressèrent de souligner. Je ne dis rien.

– Ne trouves-tu pas ? insista mon père.

– J'étais trop éloignée pour bien voir sa figure, mais ses manières étaient celles d'un arrogant.

– D'un arrogant ? répéta mon père, surpris.

– D'un Burgonde, si tu préfères.

Mon frère gloussa, mon père toussa, et mon cousin se mit à couper nerveusement son morceau de volaille. Au bout de la table, Ancilla, rouge comme un coquelicot, gardait les yeux baissés.

– Tu poses des jugements hâtifs et inconsidérés, gronda mon père. Il te faudra les réviser.

– Mes impressions ne sauraient interférer dans le repas que je te sais devoir leur offrir demain.

– J'en suis heureux. J'attends de toi que tu fasses bonne figure.

Il hésita à poursuivre. Mon frère l'encouragea du regard à en venir au fait, tandis que mon cousin mâchait sa viande de plus en plus nerveusement.

– Ces gens nous ont fait la meilleure impression, n'est-ce pas, Adginnius ? reprit mon père. De bons soldats, des notables. Le père, un ancien officier du roi, garde une infirmité de la guerre contre Aetius et les redoutables Huns. Il s'est battu fièrement. Le fils n'était alors qu'un jeune garçon. Le voilà devenu un homme et un officier, lui aussi, avec des soldats à sa solde. Il est l'héritier. Il a dix-huit ans, je crois. Je l'ai senti très concerné par la sécurité de ce pays. Et il parle fort bien notre langue, n'est-ce pas Marius ?

– Oui, ça m'en a l'air, même si c'est le seigneur Arnwulf qui a parlé le plus.

– A quel propos ? J'espère qu'ils ne venaient pas quémander comme cet intrigant qui cherche à nous voler...

– Non, tout au contraire, reprit mon père. Ces gens nous veulent le plus grand bien. Ils m'ont promis de défendre notre cause auprès du roi concernant cette ennuyeuse affaire. D'ailleurs, nous pourrions jouir de leur appui à l'avenir. En fait, Gallia, le père est venu me demander ta main pour son fils.

Je restai coite, un bref instant. C'était donc cela ! Comme je comprenais leur embarras ! Je me maîtrisai de mon mieux et tentai de donner le change.

– Voilà qui est drôle ! Et tu as bien fait, père, de la leur refuser. Je suis contente qu'ils soient partis.

– Ils reviendront demain, comme tu le sais. Je leur ai donné mon accord.

La colère est un cheval qu'on ne bride pas aisément. Je connaissais mon devoir d'obéissance filiale, mais je n'aurais pas cru les miens capables d'une telle trahison.

– Sans vouloir t'offenser, père, je ne peux croire que tu aies vendu ta fille à des étrangers dans le seul but d'obtenir un prétendu soutien !

– Non, Gallia, tu ne comprends pas. Je ne t'ai pas vendue. Ce jeune homme te veut pour épouse. Sa demande est honorable. De plus, je ne nierai pas qu'il est sage de se lier par le sang à une famille de notables burgondes.

– Peu m'importe la demande de cet homme ! Elle m'offense profondément ! Je ne conteste en rien le fait que nous ne versions plus à l'Empire les impôts qui allaient autrefois aux légions. Ce sont les Burgondes qui touchent une part de nos biens. Ce n'est que justice. Que tu veuilles te procurer des appuis et entretenir de bonnes relations avec ces gens, je le conçois aisément, mais certainement pas que tu veuilles me donner à ces étrangers, quand nous pourrions prétendre à une alliance parmi les nôtres. Ce que je crois, c'est que tu me vends

contre un appui dont nous pourrions nous passer puisque le droit est de notre côté. Nous n'avons que faire de leur roi puisque nous sommes soumis au droit romain, lequel est rendu par nos autorités et non les leurs. En fait, ce mariage t'éviterait d'avoir à déboursier une dot pour me trouver un époux. Ai-je tort ou raison ?

– Il est exact que le seigneur Arnwulf a la bonté de renoncer à une dot à laquelle il aurait pu prétendre, selon le droit romain, si tu deviens l'épouse de son fils.

– Je sais surtout que les Burgondes ont des usages différents des nôtres. S'il avait pris femme parmi les siens, c'est lui qui aurait dû délier sa bourse pour obtenir sa femme. Il est notoire que les Burgondes achètent leur épouse. En demandant ma main, il évite d'avoir à le faire, et toi, père, tu es dispensé d'offrir une dot pour moi. Tout le monde y trouve son compte, mais nul ne se soucie de moi !

Personne ne dit rien. J'avais trop bien compris.

– Il y a une autre raison, bégaya mon cousin que ces questions d'argent embarrassaient. Tu n'ignores pas que les Burgondes souhaitent tisser des liens entre nos peuples. Ton père est un homme avisé. Il sait que cette voie est une garantie pour l'avenir. Par une alliance, notre famille s'assure une protection, un accès à la cour du roi Gondioc, et plus encore. Nous serons mieux à même de faire entendre notre voix lors des assemblées. Ces gens sont des notables. La valeur des services du père leur assure l'amitié de leur souverain. Ceci est important, plus que nous ne saurions le dire.

– S'ils sont amis du roi, ils trouveront une épouse parmi les leurs.

– Il te veut toi, corrigea mon cousin.

– Alors toi aussi, Amatus, tu me vends...

– Non, Gallia. Je t'encourage à accepter la main d'un gentilhomme qui se dit épris de toi et qui désire t'épouser.

– Sornettes ! Je ne l'ai jamais vu jusqu'à ce matin. Il m'a prise pour une servante, et son langage était bien léger pour un homme qui va demander la main d'une femme. Et puis je ne

veux pas épouser un Burgonde ! Ils enduisent leurs longs cheveux de beurre rance, à ce qu'on dit. Certains se font déformer le crâne d'hideuse façon. Ils parlent une langue rude et un mauvais latin à vous écorcher les oreilles. On raconte qu'ils mangent des oignons du matin au soir, et qu'ils noient leurs femmes dans la boue quand celles-ci les quittent.

– Ce que tu te garderas bien de faire ! cria mon père en tapant du poing sur la table. Cela suffit, Gallia Claudia ! Les hommes ont des devoirs, les femmes également. Tu feras ce que j'ordonne. Je suis ton père, ne l'oublie pas ! Si ta mère avait vécu, elle aurait su t'apprendre les manières qui devraient être les tiennes. J'ai négligé de te rappeler que tu n'es qu'une femme. Voilà comment je suis payé en retour de la bonté dont j'ai toujours fait preuve envers toi ! Ton caractère est indompté. J'espère que cet homme ne me le reprochera pas quand il devra supporter tes sautes d'humeur !

– Père, comme tu l'as dit, tu as fait preuve de bonté envers moi. C'est pourquoi je ne comprends pas que tu me donnes ainsi au premier venu, sans tenir compte de ma détresse. Ne suis-je pas ta Gallia, nommée d'après la terre de notre peuple, cette terre que tu souhaites préserver de la main étrangère ? Et tu me donnes à un Burgonde ! Tu ne m'épargnes aucune humiliation !

J'éclatai en sanglots. C'était assez rare pour que tout le monde s'en émeuve. Ancilla se précipita pour me porter secours. Mon père se contenta de soupirer avant de poursuivre.

– Gallia, bien que rien ne m'oblige à justifier ma décision, je voudrais que tu comprennes l'enjeu de cette alliance. Il n'y a rien d'humiliant à épouser un noble burgonde. Cet homme est juste et bon, un peu fanfaron peut-être, quoique fort respectueux devant moi. Il saura bien te traiter. Je ne te connais point de favori. Suis-je dans l'erreur ?

– Non, père. Tu me gardes jalousement au domaine. Je n'ai guère d'occasion de rencontrer des prétendants.

– Alors réjouis-toi qu'un jeune seigneur soit venu tout exprès pour demander ta main. J'aurais pu te donner à un veuf âgé.

GALLIA – L'aube du Dernier Empire

Les demandes n'ont pas manqué... Nous verrons cela demain.
Mange maintenant.